

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Occident



**Segalen, Gauguin et les Maoris
(et Moerenhout, Melville et Radiguet)**

Victor Segalen est mort en 1919, à 41 ans, seul, dans une forêt bretonne, d'une hémorragie due à une blessure faite à la jambe et d'épuisement. Mais malgré sa brève vie il avait créé une oeuvre dont toute l'étendue et l'importance n'allaient être vraiment appréciées qu'après la deuxième guerre mondiale. Trois aspects de son oeuvre m'intéressent tout particulièrement. Son expérience polynésienne d'abord, d'où surgissent ces **Immémoriaux** où il fustige à la fois les missionnaires chrétiens qui sont les principaux fossoyeurs de l'ancienne culture maorie, et les Polynésiens qui ont accepté leur déchéance, et où il continue en quelque sorte le combat de Gauguin. Son expérience chinoise aussi bien sûr, expérience dont sont sortis ce roman étrange, étrange à la fois par sa conception et par sa genèse, **René Leys**, ainsi que ces poèmes si particuliers, les **Stèles**. Et puis sa théorie sur l'exotisme, cette esthétique du divers, une étude jamais terminée et qui ne sera éditée par sa fille qu'en 1978 (**Essai sur l'exotisme**), mais qui n'a pas fini de faire des émules (Kenneth White, Nicolas Bouvier) ni d'être la source de nombreuses études, de colloques et de revues (**les Carnets de l'Exotisme**). Et puis Segalen était un homme passionné. Et les hommes passionnés me passionnent.

En 1999 la Bibliothèque nationale de France a organisé une exposition en hommage à Victor Segalen dont la presque totalité de l'oeuvre se trouve dans ses collections ainsi que de nombreux manuscrits, journaux, notes, lettres, dessins, photographes, etc. Un grand nombre de ces documents sont représentés dans l'ouvrage¹ publié à l'occasion de l'exposition, ouvrage qui comporte également d'intéressantes contributions de Henry Bouillier, d'Anne Joly-Segalen (sa fille décédée peu de mois avant l'exposition), de Jean-Pierre Angrémy (l'écrivain Pierre-Jean Rémy) et de Jean Malaury entre autres. C'est dans cet ouvrage que j'ai puisé une grande partie des données biographiques relatives à Victor Segalen ainsi que dans

¹ Voir : *Victor Segalen, Voyageur et Visionnaire, (ouvrage publié à l'occasion de l'exposition du même nom, sous la direction de Mauricette Berne), édit. Bibliothèque nationale de France, 1999*

la grande biographie de Henry Bouillier². Ce livre est d'ailleurs plus que cela. C'est une véritable biographie littéraire, dans le sens où elle ne suit pas seulement l'évolution intellectuelle de Segalen mais fait en même temps une analyse en profondeur de son oeuvre. Mais commençons d'abord par nous embarquer pour la Polynésie...

Quand Segalen s'embarque le 10 octobre 1902 pour rejoindre, en tant que médecin de deuxième classe, la *Durance*, un vieux bâtiment naviguant à la voile et au moteur et stationné à Tahiti, il a 24 ans. Il avait soutenu une thèse au titre surprenant de « **Les cliniciens des lettres** » et qui traitait des « *névroses dans la littérature contemporaine* », avait été très impressionné par les symbolistes, surtout par Huysmans (**La Cathédrale** et **A rebours**) et avait déjà réussi à faire publier un article dans le *Mercure de France* intitulé **Les Synesthésies et l'Ecole symboliste**. On voit donc que dès le départ Segalen s'intéresse aux questions d'esthétique et en particulier aux excitants sensoriels car les synesthésies font appel à la relation entre différents sens (audition colorée, le poème **Voyelles** de Rimbaud, p. ex.) et aux rapports qui peuvent exister entre différentes formes artistiques (musique/poésie p. ex.). Il était donc naturellement prêt à adopter une autre forme d'excitation créatrice, celle de l'exotique, du divers. On y reviendra.

Pour le moment, en débarquant à Tahiti, il est simplement frappé, comme tout homme jeune, sensible et donc sensuel, par les couleurs, les odeurs, la chaleur, l'humidité tropicales et la nature simple et gaie des Polynésiens. Il faudrait citer presque en entier le portrait qu'il en fera, 15 ans plus tard, dans la préface à la collection de lettres³ adressées par Gauguin à son plus fidèle ami Daniel de Monfreid. Ces lettres ne présentent pas un très grand intérêt, tournant presque toutes autour de problèmes matériels. La dernière

² Voir : *Henry Bouillier : Victor Segalen, édit. Mercure de France, Paris, 1986* (il s'agit d'une édition revue et corrigée ; la première édition date de 1961).

³ Voir : *Lettres de Gauguin à Daniel de Monfreid, précédées d'un hommage à Gauguin par Victor Segalen, édition établie et annotée par Mme Joly-Segalen, édit. Georges Falaize, Paris, 1950*. La première édition, incomplète, date de 1919).

lettre, pourtant, est particulièrement émouvante. Elle est datée d'avril 1903. Elle parle du « *traquenard* » dans lequel il est tombé, son éternel combat contre le gendarme, sa condamnation à trois mois de prison ferme, plus une amende, son impossibilité de trouver l'argent pour aller en appel à Tahiti, et il termine sa lettre par cette phrase prémonitoire : « *Toutes ces préoccupations me tuent* ». Il souligne : *me tuent*. Et il meurt le 9 mai suivant. Mais l'intérêt principal de l'édition de ces lettres est sa préface, l'hommage de Segalen :

« L'homme maori ne peut pas s'oublier quand on l'a vu, ni la femme cesser d'être aimée quand on l'aime. Paul Gauguin sut aimer là-bas, et voir plus puissamment que tout être... ces vivants ambrés et nus... Beaux athlètes aux muscles heureux, harmonieux dans un repos dynamique, avec des jointures de lignes plus souples que nerveuses, un beau visage au nez bien assis... des yeux maoris, proches l'un de l'autre pour augmenter la portée du regard... des lèvres bleu-de-sang, pleines de chair ; un port auquel un fardeau ne fait pas peur, mais qui marche en dansant de plaisir à porter son poids seul. Beaux nageurs à travers l'étendue ; plongeurs de la mer liquide ou navigateurs des étangs verticaux sur les toiles gonflées par le regard ; musiciens des jours de fêtes ; grands veneurs aux menées de l'amour, et, dans la nuit assoupie, beaux dormeurs sachant inclure comme un dieu le sommeil en leurs membres, soufflant leur haleine comme un rite. »

« La femme possède avant toute autre la qualité de l'homme jeune : un bel élan adolescent qu'elle maintient jusqu'au bord de la vieillesse. Et les divers dons animaux se sont incarnés en elle avec grâce... De l'épaule aux doigts, la Maorie dessine, mouvante ou courbée, une ligne continue. Le volume du bras est très élégamment fuselé. La hanche est discrète et naturellement androgyne... La cuisse est ronde, mais non point grasse, le genou mince et droit... Toute la jambe est un autre fuseau mouvant... Le pied, grand, élastique sur une sandale vivante, sait poser avec grâce. Des cheveux opaques, odorants, à peine ondulés, rejoignent et recouvrent les reins qui pourtant seraient vus sans impudeur. Ils sont nets, dessinés pour progresser, rythmer le plaisir ou la danse... Cela pour la joie et l'allure, en course, en marche ou en nage entre deux eaux. D'autres vertus secrètes, pures, mystérieuses révélations du corps à ce moment où il semble que plus rien n'est à découvrir... Mais ceci n'est pas à dire

avec des mots. Et les yeux ont des phosphorescences ; et le cou est parfait de sveltesse et de rondeur ; les seins doivent seulement se découvrir très jeunes dans une première éclosion sans lendemain. Le ventre stérile est un bouclier de pureté solide. Mais la femme maorie donne de plus à son maître deux tributs incomparables : le grain de sa peau, son haleine. »

« Nue et fraîche, dépolie comme un cristal éteint, cette peau est le plus beau des manteaux naturels. De jour, et sous le soleil qui l'enrichit sans la brûler ni la décomposer, sa couleur pourpre est ambrée olivâtre, avec ses reflets verts qui la caractérisent. Cette peau est délicate et délicate à la pulpe des doigts qui se reconnaît en elle et ne souhaite ni plus de tact ni plus grande douceur, ce qui permet la caresse infinie... »

« Enfin l'haleine. Nourrie de fruits mûrs et de poissons vifs, de peu de viande... la maorie s'exhale toute proche des éléments qu'elle absorba. Mais ceci ne peut être peint, n'a que faire dans cet Hommage à la seule peinture... »

Qui pourrait croire que cet incroyable portrait ne soit rien d'autre qu'un hommage à la peinture de Gauguin ? Il me semble qu'il en dit bien plus long sur Segalen que sur Gauguin. Il serait bien étonnant qu'il n'ait pas lui-même goûté avec beaucoup de bonheur au fruit pas si défendu de ce jardin d'Eden. D'ailleurs la preuve on la trouve dans le catalogue⁴ de cette autre exposition, organisée au Grand Palais de septembre 2003 à janvier 2004, sous le titre : **Gauguin - Tahiti, l'atelier des tropiques**, au chapitre **Koké et Tépéva - Victor Segalen dans les pas de Gauguin**, à la page 324, la figure 2 : *Photographie de Maraa Vabine, l'épouse maorie de Victor Segalen au début de 1903, collée par lui sur son Journal*. Voilà une épouse complètement passée sous silence par Henry Bouillier !

Et cela est d'autant plus surprenant que dans une lettre à son ami Henri Manceron écrite de Tien-Tsin en septembre 1911 et contenue dans l'**Essai sur l'exotisme** dont je parlerai encore, il avoue : *« Je t'ai dit avoir été heureux sous les Tropiques. C'est violemment vrai. Pendant deux ans en Polynésie j'ai mal dormi de joie. J'ai eu des réveils à pleurer d'ivresse du jour qui montait... J'ai senti de l'allégresse couler dans mes*

⁴ Voir : *Gauguin - Tahiti, l'atelier des tropiques*, édit. de la Réunion des Musées nationaux, 2003

muscles. J'ai pensé avec jouissance... Toute l'île venait à moi comme une femme. Et j'avais précisément, de la femme là-bas, des dons que les pays complets ne donnent plus. Outre la classique épouse maorie, dont la peau est douce et fraîche, les cheveux lisses, la bouche musclée, j'ai connu des caresses et des rendez-vous, et des libertés qui ne demandaient pas autre chose que la voix, les yeux, la bouche et les jolis mots d'enfants. Il est grand temps que je le réaffirme, avant la maturité : la jeune fille, la vierge, est pour moi la véritable amoureuse, et si peu complice, ou si habilement et exquisement hypocrite !... »



Maraa Vahine, l'épouse maorie de Victor Segalen

Mais Segalen n'était pas seulement prêt à jouir à son tour de ce paradis des tropiques. Il s'était également préparé à étudier la société maorie d'une manière plus scientifique. Lors du voyage aller, raconte Bouillier, il s'était lié d'amitié avec un professeur du Collège de France, Léon Lejeal, qui l'avait incité à entreprendre des études anthropologiques et ethnologiques, s'enquérir du folklore, des coutumes, des mythologies. Et dès son premier contact avec les habitants des Tuamotou il s'intéresse à leur musique et interroge ceux qui sont encore capables d'en parler sur leurs anciens dieux.

Mais c'est une rencontre avec un mort qui va tout déclencher. Et ce mort c'est Gauguin.

Gauguin était mort le 9 mai 2003 dans une île des Marquises appelée Hiva-Oa. Segalen débarque à Nuka-Hiva où réside l'administrateur de l'archipel aux premiers jours d'août. Il y découvre tout un ensemble d'objets qui avaient appartenu au peintre ainsi qu'une caisse de papiers parmi lesquels il trouve le fameux **Cahier**⁵ composé par Gauguin pour sa fille Aline. C'est encore une histoire bien tragique celle de ce **Cahier** que Gauguin avait destiné à son enfant préférée, sa fille Aline (les autres enfants étaient des garçons), une fille bien malheureuse au Danemark où Mette, l'épouse de Gauguin, s'était retirée, une fille qui semblait avoir également beaucoup d'affection pour son père, qui aurait seize ans à la fin de cette année-là, mais qui ne verra jamais le fameux cahier, étant décédée subitement à l'âge de 19 ans d'une pneumonie foudroyante. Et ce qui ajoute encore au tragique de l'histoire c'est que Gauguin, au milieu de ce cahier, se met à décrire la genèse d'un tableau, un seul tableau entre tous, et ce tableau associe une fille couchée sur le ventre, paniquée par la peur et une figure noire qui est l'esprit de la mort, le Tupapau : *« une jeune fille est couchée sur le ventre, montrant une partie du visage effrayé. Elle repose sur un lit garni d'un paréo bleu et d'un drap jaune de chrome clair. Un fond violet pourpre semé de fleurs semblables à des étincelles électriques ; une figure un peu étrange se tient à côté du lit... Le Tupapau... pour les Canaques c'est la peur constante. La nuit une lampe est toujours allumée. Personne ne circule sur la route quand il n'y a pas de lune à moins d'avoir un fanal et encore ils circulent plusieurs ensemble... »* Ce tableau c'est **Manaù tupapaù** (1992). Trois ans plus tard le Tupapau polynésien ira chercher la fille chérie de Gauguin jusque dans le nord scandinave. Etrange prémonition !

⁵ Voir : *Paul Gauguin : « A ma fille Aline, ce cahier est dédié », nouvelle publication en fac-simile du Cahier réalisé par Paul Gauguin à Otaiti, en 1893, précédé de « Le Cahier pour Aline », histoire et signification par Victor Merlhès, édit. Société des Amis de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie - William Blake and Co Edit.*



Gauguin : Manaù tupapaù

Victor Segalen est donc le premier lecteur du **Cahier pour Aline**. Il visite aussi ce qui reste de la « Maison du Jouis » à Hiva Oa, rencontre le pasteur Vernier, seul homme de religion qui avait trouvé grâce auprès de Gauguin, et qui lui parle de la fin de Gauguin, de ses souffrances physiques et morales et de son courage, assiste ensuite à l'incroyable et honteuse vente aux enchères des tableaux du peintre organisée à Papeete et se prend de plus en plus d'affection pour lui. Il va rester un grand admirateur de son oeuvre qu'il apprendra à mieux connaître encore après son retour en France. Mais, déjà en Polynésie, il comprend une chose : Gauguin a profondément aimé ce pays et ses habitants, a vécu en Maori, s'est imprégné profondément de leurs anciennes croyances, de leurs légendes toujours vivantes, et s'en est servi pour créer une oeuvre originale et forte. Au fond c'est déjà ce que Segalen vise avec sa conception de l'exotisme : non décrire le « *Divers* » du dehors, en voyageur pressé et superficiel, mais le vivre et l'exprimer du dedans. Alors il faut parler de Gauguin et de sa relation avec la religion et l'âme des Maoris.

Gauguin qui était arrivé en juin 1891 à Tahiti, quitte bientôt Papeete pour s'installer sur la côte, à Mataeia. « *Je pressentais qu'en*

vivant tout à fait de la vie des naturels, avec eux, dans la brousse, je parviendrai à force de patience à vaincre la défiance de ces gens-là et que je saurais » (cité par Yann Le Pichon dans son livre⁶ **Sur les traces de Gauguin**). Il saurait quoi ? Il saurait tout ce qui a disparu, avec la colonisation et la christianisation, les traditions sacrées, les explications des origines, la vraie nature des Maoris. Et c'est cette même quête qui le fera partir plus tard aux Marquises. Et c'est dès septembre/octobre 1892 qu'il rédige ce premier cahier : **L'ancien culte mahorie**⁷. Plus tard il en tirera un texte plus littéraire, **Noa-Noa**⁸. C'est là qu'il va reprendre toute la cosmogonie maorie en prétendant que c'est sa jeune et gracieuse épouse Teura qui la lui apprend. Or la belle enfant a 13 ans. Et à part quelques belles légendes elle n'y connaît strictement rien. D'ailleurs, à l'époque de Gauguin qui y connaît encore quelque chose ? C'est Yann Le Pichon qui le raconte : Gauguin, au moment de partir s'installer à Mataeia, fauché comme toujours, vend son fusil de chasse à l'avocat Goupil (bien nommé) et c'est dans sa bibliothèque qu'il découvre les deux volumes des **Voyages aux îles du Grand Océan de Jacques-Antoine Moerenhout**. Or, comme le démontre René Huyghe dans la présentation de **L'ancien culte mahorie** (chapitre : **Les sources de Gauguin : le texte** et Appendice II : **Comparaison entre le texte de l'ancien culte mahorie et celui du Voyage aux îles du grand océan de J.-A. Moerenhout**), tout, absolument tout, dans le texte de Gauguin, est emprunté à Moerenhout, soit en copie mot à mot, soit en résumé. Qui est ce Moerenhout ? Encore un personnage assez extraordinaire. Il avait écrit et publié son ouvrage à Paris en 1837 entre deux séjours en Océanie. J'ai trouvé un reprint de son

⁶ Voir : Yann Le Pichon: *Sur les traces de Gauguin, préface de Maurice Rbeims, édit. Robert Laffont, 1986*

⁷ Voir : *Paul Gauguin : L'ancien culte mahorie : Fac-simile, Présentation de l'ancien culte mahorie par René Huyghe, La clef de Noa-Noa, édit. Hermann, Paris, 2001* (la première édition date de 1951).

⁸ Voir : *Paul Gauguin : Noa-Noa, avec une introduction de W. Somerset Maugham, mise en page de John Miller, édit. Abbeville, New-York/Paris/Londres, 1995* (première édition en anglais par Chronicle Books, San Francisco, 1992).

livre⁹ chez *L'Harmattan* à Paris. L'ouvrage avait pour sous-titre : (Voyages) **contenant des documents nouveaux sur la géographie physique et politique, la langue, la littérature, la religion, les moeurs et les coutumes de leurs habitants, etc...** et il était édité par Arthus Bertrand à Paris. En 1837 Moerenhout était consul des Etats-Unis en Océanie et venait de rentrer d'un séjour de 6 ans à Tahiti. Il avait créé un très important établissement de commerce aux Iles de la Société et possédait même plusieurs navires. Il intervient dans le conflit créé par les missionnaires catholiques et protestants entre la France et l'Angleterre, obtient l'acceptation par 5 grands chefs du protectorat français et est nommé consul de France (informations fournies par René Huyghe). Mais son plus grand mérite est l'intérêt qu'il porte à la défense des indigènes et à la mémoire de leurs dogmes ancestraux. René Huyghe, dans l'ouvrage cité ci-dessus, avait repris le récit fait par Moerenhout de sa rencontre dramatique avec le dernier des harepos, ces prêtres qui récitaient les chants sacrés de la tradition lors de certaines festivités, au plus profond de la nuit (on les appelait promeneurs de la nuit). C'était en 1831. Le harepo lui envoie une feuille de bananier couvert de caractères : c'était le Taaroa, le récit de la création. C'est le début du texte de Gauguin :

« Il était : Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide. Point de terre, point de ciel, point d'hommes. Taaroa appelle ; mais rien ne lui répond, et seul existant il se change en l'Univers. »

C'est ce que Leconte de Lisle dans ses **Poèmes barbares** (digitalisés sur le net) rend ainsi (**Genèse polynésienne**):

*Dans le vide éternel interrompant son rêve
L'Etre unique, le grand Taaroa se lève
Il se lève et regarde : il est seul, rien ne luit.
Il pousse un cri sauvage au milieu de la nuit :
Rien ne répond. Le temps, à peine né, s'écoule ;
Il n'entend que sa voix. Elle va, monte, roule,*

⁹ Voir : *Voyages aux Îles du Grand Océan, par J.-A. Moerenhout, Reproduction de l'édition princeps par Adrien Maisonneuve, Paris, 1959*

Plonge dans l'ombre noire et s'enfonce au travers.

Alors Taaroa se change en univers ;

Car il est la clarté, la chaleur et le germe »

(Les **Poèmes barbares** ont été publiés en 1862 et la **Genèse polynésienne** date de 1858. La source est donc forcément Moerenhout qui leur est antérieur.)

Alors, continue René Huyghe, « *en pleine nuit... Moerenhout, fébrile, oblige ses gens à lui préparer une pirogue et, malgré leur terreur des apparitions nocturnes, à partir avec lui, au clair de lune, pour l'île de Raiatea, où vivait le vieux grand-prêtre* ». Il arrive à 4 heures, éveille le vieillard et, (texte de Moerenhout) : « *Sa figure n'était pas belle ; mais une haute stature, un front élevé, un regard de feu, une démarche noble, malgré son âge, un air d'autorité, qui se manifestait, en lui, dès l'abord, sans altérer en rien sa bonté et sa bienveillance.* » « *Tout révélait qu'il appartenait à cette classe d'où jadis, sortaient les rois* ». Touché par le respect que lui témoigne Moerenhout, le vieillard se lamente (texte de Moerenhout) : « *Mon ami ! quelle plaie vous avez rouverte ! Dans quel état mon pays est-il tombé ! O o-taïti !* ». Alors il emmène Moerenhout jusqu'aux restes d'un vieux temple et « *entame le chant de la tradition* ». Chaque fois que Moerenhout devait l'arrêter parce qu'il n'arrivait pas à le suivre avec ses notes, il fallait tout recommencer dès le début, l'interruption du rythme du chant coupant en même temps la mémoire du récitant. « *Ainsi, reprend René Huyghe, notant, repartant, Moerenhout consigne, en un travail de plusieurs jours, le dernier souffle de la vieille Tabiti, recueilli sur des lèvres presque expirantes* ».

Alors, Gauguin a-t-il triché ? Pas exactement car il cite plusieurs fois le nom de Moerenhout dans **Noa-Noa**. Et puis de toute façon il n'avait pas prévu de publier **l'Ancien culte mahorie** en l'état. Quant à **Noa-Noa**, qui en est tiré, il n'a jamais été maître de son édition non plus, ayant laissé son ami le peintre Morice s'en occuper. Or celui-ci en a modifié le texte et l'a complété de ses propres poèmes. Quoi qu'il en soit c'est par l'illustration, par la peinture, que Gauguin a rendu le plus bel hommage qui soit à « *l'ancienne culture mahorie* », aux légendes et aux Maoris d'aujourd'hui.

Aussi bien dans les illustrations de **l'Ancien culte mahorie** ou de **Noa-Noa** ou même du **Cahier pour Aline** que dans les tableaux de sa période polynésienne que nous avons encore pu admirer dans cette magnifique exposition de 2003, **l'Atelier des Tropiques**. René Huyghe dans **l'Ancien culte mahorie**, au chapitre **Les sources de Gauguin : les images**, rend hommage à la fidélité de la représentation des nombreux symboles du culte dont Gauguin truffe ses tableaux : tikis, statues et statuettes, dessins des tatouages traditionnels, stylisations de l'oeil, de la main, etc., décorations des étoffes, tables servant d'autels, etc. Gauguin est le premier, avant Picasso et Derain, dit encore Huyghe, à s'inspirer des peuples primitifs. Et Gilles Manceron, dans le catalogue de l'exposition de 2003, cite ce jugement de Louise Pelzer, la Ministre de la culture de la Polynésie française : « *Gauguin a su dire l'indicible d'une civilisation détruite et nous gardons de lui le souvenir d'un homme qui a su faire parler le silence.* » Et Gauguin lui-même dit quelque part : « *Je tenais le pinceau, les dieux maoris me conduisaient la main* ».

Mais au fond l'oeuvre créée par Gauguin en son « *atelier des Tropiques* » correspond parfaitement à la conception de la pratique de l'esthétique du divers cher à Segalen. A la fin du Cahier d'Aline, Gauguin avait collé quelques coupures de journaux rendant compte de son exposition parisienne de novembre 1893. La plupart étaient négatifs. Sauf l'article du journaliste Octave Mirbeau qui écrit ceci : « *Gauguin, à peine arrivé, va choisir sa maison dans la montagne, loin de tout visage, de toute habitude européens. Il vit exclusivement parmi les indigènes, et comme eux. Il mange comme eux, s'habille comme eux,... accepte leurs plaisirs... Il écoute les récits des anciens, se pénètre de la poésie des légendes... alors que les parfums des fleurs montent de la terre qui va s'endormir. Alors peu à peu, par ces récits, ces musiques, par la beauté continue dont les yeux s'emplissent... beauté du corps humain, aux chairs d'or sombre, aux attitudes d'idole, s'évoque dans le présent tout le passé de cette miraculeuse terre de paresse, de grâce, d'harmonie, de puissance... et d'amour ; les mythes se précisent, les monstrueuses divinités... se dressent... se lèvent des eaux profondes,... apparaissent entre les palmiers d'or. Gauguin a tellement mêlé sa vie à celle des Maories que tout ce*

passé, il le reconnaît comme sien. Il n'a plus qu'à le traduire en oeuvre. Et elle est là, cette oeuvre, tout éclatante d'étranges beautés ». Il le reconnaît comme sien mais sans jamais abandonner complètement ce qui fait partie aussi de ses racines artistiques d'Occidental. On reconnaît dans sa peinture bien d'autres influences : Puvis de Chavannes, Degas, Courbet, van Gogh, et aussi de plus anciennes : Botticelli, Cranach, et d'autres encore : estampes japonaises, statuaire de Borobudur. Et même Edgar Poe et Richard Wagner (voir le **Cahier pour Aline**). Je ne sais si on peut parler de fusion. Je n'ai rien trouvé de tel dans les écrits sur l'exotisme de Segalen. Même si c'est le mot utilisé par Gilles Manceron qui est historien et qui a rédigé le chapitre : **Koké et Tépéva - Victor Segalen dans les pas de Gauguin** du catalogue de l'exposition de 2003. En fait c'est quelque chose de nouveau qui est créé. C'est d'ailleurs ce que dit Manceron : « *Il se produit un nouveau mélange et une nouvelle naissance* ». Et plus loin : « *Ni Gauguin ni Segalen n'oublient d'où ils viennent, ni ne veulent devenir Maoris ou Chinois. Ils ne sont pas à la recherche d'une pseudo-pureté originelle de chaque culture. Ils choisissent parmi les traditions qu'ils rencontrent, et dans leur oeuvre, osent les transformer* ».

Mais si Gauguin est l'un des peintres que je vénère le plus c'est bien parce que c'est la matière polynésienne qui domine, les douces vahinés, les chevaux marquisiens, la végétation luxuriante, les tikis inquiétants, et... les couleurs. Car s'il est celui qui a osé toutes les libertés, comme le dit Isabelle Cahn, commissaire de l'exposition, c'est dans le domaine de la couleur que ses recherches ont été les plus avancées. C'était déjà devenu évident lors de la première grande exposition qui avait été organisée en 1949 au Musée de l'Orangerie des Tuileries. René Huyghe qui était alors le conservateur en chef du département des Peintures et Dessins du Louvre, écrivait dans une lettre publiée en avant-propos du catalogue de l'expo : « *Avec Van Gogh, exposé en 1947, et Gauguin, ce sont les forces créatrices de la peinture contemporaine et de la révolution accomplie par elle, qui entrent en scène* ». Cela me fait penser que le premier tableau que j'ai vu de Gauguin, de mes yeux vu, est **Le**

Cheval Blanc du Musée d'Orsay. Je me souviens qu'il m'avait littéralement fasciné. Le pharmacien Ambroise Millaud qui avait commandé le tableau l'a refusé parce que le cheval était vert...

Alors revenons à Victor Segalen.

Segalen a très rapidement une première idée du livre qu'il veut écrire. Ce sera ce livre étonnant, publié sous le pseudonyme de Max-Anély¹⁰. « *J'ai cette chance, un mois après mon arrivée dans un pays, de tenir mon livre* », écrira-t-il plus tard à son épouse (lettre à sa femme du 8 août 1909 dans **Lettres de Chine**¹¹). Mais il va y travailler pendant près de trois ans, à Toulon d'abord, en 1905, puis à Brest, en 1906. Parce qu'il n'est pas seulement poète mais aussi scientifique et qu'il veut s'appuyer sur des faits. C'est ainsi qu'il montre son manuscrit à un autre officier de marine, Charles Bargone, alias Claude Farrère, qui obtient le prix Goncourt cette année-là pour **les Civilisés** (1905) et lui demande conseil sur des questions nautiques (plus tard Farrère lui fera connaître Pierre Louÿs qui, à son tour lui fera rencontrer Gilbert de Voisins qui sera son compagnon - et le financier - pour son expédition de Chine). Mais, surtout, Segalen prend le temps de se documenter en lisant tout ce qui a paru sur la Polynésie et les Marquises depuis l'époque de Cook.

Parmi les livres cités j'en trouve un qui figure dans ma Bibliothèque : **Les derniers Sauvages**¹² de Max Radiguet. C'est un livre qui date de 1860 à peu près. Radiguet avait été affecté, tout jeune encore, en 1841, comme secrétaire, à l'état-major général de l'amiral Abel Dupetit-Thouars qui commandait alors les forces navales françaises dans le Pacifique. Il assiste à la prise de possession, le 1er mai 1842 du groupe sud-est des îles, puis de Nuka-Hiva, de l'établissement d'un fort militaire, d'une querelle

¹⁰ Voir : *Max-Anély : Les Immémoriaux, édit. Société du Mercure de France, Paris, 1907* (1ère édition, mon exemplaire est signé par Yvonne Victor Segalen).

¹¹ Voir : *Victor Segalen : Lettres de Chine, édit. Plon, Paris, 1967*

¹² Voir : *Max Radiguet : Les derniers Sauvages - La vie et les moeurs aux Iles Marquises (1842 - 1859) avec un avant-propos de Jean Dorsenne, édit. Duchartre et Van Buggenhoudt, Paris, 1929*

entre soldats et indigènes, de la punition de ces derniers, la tribu des Haapa (pourtant très pacifique d'après Melville) de l'exécution par fusillade d'un vieux chef appelé Pakojko et finalement de l'installation d'un centre pour déportés métropolitains. Ce qui m'amuse c'est qu'à la même époque la baleinière Acushnet avec à son bord le jeune Herman Melville navigue également dans les parages, jetant l'ancre dans la baie de Nuka-Hiva le 23 juin 1842, et que Melville déserte son navire le 9 juillet, cherche à rejoindre la tribu des Haapa mais tombe par hasard sur celle, réputée féroce et cannibale des Taïpis, et que cette expérience lui fournira son premier livre, **Typee**¹³, publié en 1846, et qui donnera une autre image, moins glorieuse, de l'équipée française. Arrivant dans cette splendide baie de Nuka-Hiva, les Américains découvrent « *le pavillon tricolore de la France, flottant à l'arrière de six bâtiments dont les coques noires et les flancs hérissés proclamaient le caractère guerrier* ». Et plus loin, Melville continue : « *C'était sans doute un vaillant, mais certes non moins prudent, guerrier que ce vice-amiral Du Petit-Thouars susnommé. Quatre lourdes frégates armées à couple et trois corvettes pour soumettre par intimidation quelques païens tout nus ! Soixante-huit canons pour abattre des huttes en rameaux de cocotiers et des fusées Congrave pour mettre le feu à quelques hangars à pirogues !* » (tous les extraits de Melville cités ici sont tirés de l'édition française, traduction de Théo Varlet et François Ledoux). Il y a d'autres correspondances entre les écrits de Melville et de Radiguet. Ainsi toute la tension du récit de Melville réside dans la peur croissante de servir de nourriture aux guerriers Taïpis. Un cannibalisme qui devient un véritable mythe. Car les témoins des ignobles repas sont rares. D'autant plus qu'ils sont réservés aux guerriers et aux prêtres. Pourtant Radiguet réussit à se faire montrer un endroit où étaient perpétrés dans le temps des sacrifices humains et découvre derrière « *d'énormes tikis en pierre rougeâtre* » tout un ossuaire caché sous une épaisse couche de feuilles sèches. Et puis il

¹³ Voir : *Herman Melville : Taïpi, édit. Gallimard, 1952* ou le texte original en anglais, *Typee : A Peep at Polynesian Life dans Romances of Herman Melville, édit. Tudor Publishing, New-York, 1931*

ajoute : « *S'il faut en croire le *tabua Veketu*, les habitants des Marquises ne mangent l'homme que par vengeance. On emploie pour le tuer le moyen généralement usité pour tous les animaux ; afin d'éviter autant que possible l'effusion du sang, on l'étouffe au moyen d'un bâton appliqué sur le cou et faisant levier. (Cela me rappelle qu'à Tikehau dans les Tuamotu on nous a raconté que les Polynésiens continuaient encore à manger des chiens malgré l'interdiction légale, et qu'on les étouffait en les mettant dans un sac de plastique). *C'est aux guerriers que reviennent les yeux. Le coeur est mangé cru ; le reste du corps, bardé de feuilles de ti, couché, recouvert de terre, sur un lit de galets rougis au feu (comme le cochon encore aujourd'hui), est cuit le premier ou le deuxième jour, mangé le troisième et les jours suivants. Les chefs, grands-prêtres et vieillards sont seuls admis aux repas de chair humaine... Un canaque armé d'un roseau tranchant découpe le corps ; les pieds, les mains et les côtes sont offerts aux chefs, les fesses reviennent au grand-prêtre. Les femmes sont exclues de ces festins qui leur inspirent du reste la plus profonde horreur...* »*

Melville comme Radiguet sont charmés tous les deux par la beauté des Marquisiens, hommes et femmes. Radiguet commence à nous peindre ce qu'il appelle lui-même un véritable « *tableau de genre* » : sous une « *épaisse voûte de verdure* » règne « *un demi-jour bleuâtre... l'ombre et la lumière s'éparpillent sur un groupe de femmes assises, demi-couchées ou accroupies... Les attitudes ont une harmonie, une grâce, une élégance à ravir l'artiste du goût le plus raffiné... la plupart découvrent jusqu'à la ceinture leur torse de cuivre pâle... toutes ont des couronnes de feuillages... des colliers de baies écarlates... au lobe de l'oreille une fleur rouge comme le pavot... Les chevelures noires, brillantes, ruissellent à flots sur les épaules... Le tatouage revêt les poignets et les chevilles de mitaines azurées... comme faites au crochet... » Certaines se drapent dans des manteaux « *teints par places en jaune indien et jaspés çà et là de tâches carminées...* ». On dirait un tableau de Gauguin ! D'autant plus que Radiguet continue : Certaines « *enfilent, pour en faire des colliers, des fruits semblables à des prunes vertes qui alternent avec des baies écarlates. Des diaprures de lumière dorée, d'ombres bleues, violettes et vertes, sur le tronc argenté des arbres. Des palmes brisées, sèches, jaunies; des débris... rougeâtres... de l'enveloppe du coco... des pierres**

volcaniques et des galets noirs jonchent le sol... ». Mais Radiguet peint aussi les hommes, les Taïpis : « D'une haute stature, le thorax en avant, svelte... il s'avance, la tête fière et parfois arrogante, mais avec un port assuré, une démarche libre et hardie... Les traits du visage purs... le nez droit ou aquilin... S'il parle et s'anime, son oeil noir, grand nacré, d'une mobilité extrême, éclate dans le tatouage, où s'ouvre aussi dans un sourire la raie d'argent de ses dents blanches... »

Melville est fasciné par les jeunes filles. Elles nagent à la rencontre du bateau, nues, tenant leur pagne hors de l'eau, leurs longues chevelures noires traînant dans leur sillage, puis l'abordent en s'accrochant aux cordages, escaladant « *la muraille du bâtiment* », « *toutes ruisselantes et reluisantes du bain* ». « *Leurs chevelures d'un noir de jais répandues sur leurs épaules voilaient à demi leur entière nudité; et elles restaient là, débordantes d'une gaieté de primitives, à échanger des rires joyeux et à babiller avec un entrain inouï* ». Et puis chacune aide sa voisine à réparer le désordre de sa toilette, tordant leurs cheveux pour les sécher, se frottant le corps d'une huile parfumée « *grâce à une petite coquille ronde qui passe de main en main* ». Et puis, « *pour compléter leurs atours, une bande de tapa blanc, ajustée à plis lâches autour de la taille, leur formait une pudique ceinture* ». Plus tard, une fois prisonnier des Taïpis, Melville va folâtrer avec les jeunes filles, nager avec elles dans un lac paradisiaque, s'amouracher de la belle Faiïawai avec laquelle il va naviguer sur le lac et qui va se dépouiller de sa robe de tapa pour s'en servir comme d'une voile. « *Nous autres Américains* », dit-il, « *nous nous vantons volontiers de la rectitude de nos mâtures, mais jamais embarcation ne fut armée d'un aussi joli petit mât que Faiïawai* ». Pour être tout à fait objectif il faut néanmoins reconnaître qu'il admire aussi la force et la beauté physique des Taïpis mâles, leur stature altière, la blancheur de leurs dents. Et il pense aux dandys de son pays qui auraient fait piètre figure ici, dépouillés de « *tous les ingénieux artifices de leur tailleur* ». Aux Marquises « *les indigènes ne tiraient aucun avantage du vêtement puisqu'ils se montraient dans leur simple nudité naturelle* ».

Alors parlons-en de la nudité. Kailash édite une revue, **les Cahiers du SIELEC** (Société internationale d'étude des littératures

de l'ère coloniale). Le numéro 2 de cette revue, daté de 2004, est intitulé **Nudité et Sauvagerie - fantasmes coloniaux**. On y trouve de nombreuses études très érudites concernant la représentation dans la littérature de ce monde différent que découvre l'Occidental à partir du XVIème siècle. Surtout à partir de ce choc qu'est la rencontre avec la nudité, en Afrique, en Inde, aux Amériques. Mais je crois qu'il faut se tenir à des notions simples. D'abord, à l'époque, la religion n'est jamais loin : on est donc forcément influencé par la Bible. D'où un premier mythe : la nudité fait penser au Paradis. Dans **Typee** c'est évident. Parce qu'on est aux Tropiques. La vie que Melville décrit est paradisiaque : les fruits sont dans les arbres, les poissons dans la mer, de temps en temps un cochon, pas de propriété de la terre, pas de travail de la terre, pas de travail du tout d'ailleurs à part peut-être faire un feu, cuire un peu, réparer ou construire un faré (mais toujours en groupe parfaitement solidaire), nager, dormir, se promener, se faire beau (guirlandes, huile, tatouage), danser au clair de lune... C'est le paradis avant l'exclusion (avant la condamnation divine : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front).

Deuxième notion qu'amène la réflexion sur la nudité : elle est la marque d'un état primitif, un état qui n'a pas évolué. Nous sommes vêtus, nous sommes donc des civilisés, eux sont des sauvages, de grands enfants. Il faut les éduquer, leur apprendre à travailler, de force s'il le faut, les convertir à cette religion née à l'autre bout du monde, les baptiser, les obliger à se vêtir décentement.

Et là on arrive au troisième mythe : ils sont nus, donc vicieux. Cela me rappelle ce que j'ai dit ailleurs (dans **Voyage autour de ma Bibliothèque**) lorsque j'ai parlé de l'image de la femme en Islam (à propos des **Mille et une Nuits**), une image qui n'est d'ailleurs pas limitée à cette religion : la vue de la femme éveille le désir chez l'homme, donc c'est la femme qui est lubrique, donc elle doit se voiler. Et les sauvages nus se vêtir. Et ce sont les prêtres de cette religion occidentale particulièrement complexée sur

le plan sexuel qui vont se charger de cette tâche. Ces prêtres qui accompagnent tous les conquérants et colons occidentaux depuis Christophe Colomb (et même les précèdent quelquefois comme c'est le cas du Pacifique). Et qui vont en même temps débarrasser ces sauvages de leurs anciennes croyances qui ne sont de toute façon que des misérables superstitions. Je pense à Colomb parce que lui aussi avait rencontré des hommes nus et qu'il les a trouvés beaux : *« C'étaient les plus beaux hommes et les plus belles femmes que jusque-là ils avaient rencontrés »*. Et qu'il a immédiatement associé découverte et colonisation : *« Je ne crois pas qu'il y ait au monde meilleurs hommes, pas plus qu'il n'y a de meilleures terres »*. Et qu'il a tout de suite pensé à les vêtir et à les convertir : *« Pourvu qu'on leur enseigne à aller vêtus... Vos Altesses doivent avoir grand-joie parce que bientôt Elles en auront fait des chrétiens »*.

Segalen n'est pas le seul à fustiger les prêtres. Melville a des paroles très dures. D'autant plus qu'il voit bien que le Paradis sera ruiné. *« Infortuné peuple ! Je frémis quand je songe à la transformation qu'un petit nombre d'années amènera dans leur séjour paradisiaque ; et probablement lorsque les vices les plus destructeurs et les pires apanages de la civilisation auront chassé de la vallée la paix et le bonheur, les généreux Français proclameront à l'univers que les îles Marquises ont été converties au christianisme ! Et ce sera sans doute pour le monde catholique un glorieux événement... Que le ciel protège les « îles de la mer » ! La sollicitude que leur témoigne la chrétienté a trop souvent, hélas, amené leur perte. »* La critique de Melville s'adresse autant aux missions protestantes qu'aux catholiques. Il raconte qu'aux Iles Sandwich il a vu l'épouse d'un missionnaire, *« personne robuste et rubiconde »* faire son tour quotidien *« dans une petite charrette traînée par deux insulaires, dont l'un était un vieil homme... tous deux, à l'exception de la feuille de figuier, étaient aussi nus que le jour de leur naissance. »* Cette histoire me fait penser à ce que j'ai vu à la télé en Afrique du Sud, au temps de l'apartheid, et que je raconte à propos des Bushmen dans **Peuples d'Afrique du Sud** (dans **Voyage autour de ma Bibliothèque**). Un journaliste amène toute une famille de Bushmen sur la plage au Cap, tous complètement

nus comme des vers, et s’amuse de leur étonnement devant toute cette eau, tout ceci à une heure de grande écoute, dans un pays où les Blancs, du moins les Boers, sont les plus pudibonds du monde. Quelle incroyable hypocrisie, me suis-je dit : on les laisse nus, parce que cela n’a pas d’importance, parce que ce sont des sauvages, des quasi-animaux, et on se délecte de la contemplation, en cachette, à la télé, de leur nudité ! « *Ce ne fut pas avant d’avoir été moi-même à Honolulu* », conclut Melville, « *que je sus que la civilisation apportée aux quelques naturels restants avait consisté à les transformer en chevaux de trait et leur évangélisation à en faire des bêtes de somme.* »

Si Melville craint la christianisation parce qu’elle apporte avec elle la spoliation, la déchéance, l’élimination physique quelquefois (« *Les Anglo-Saxons ont extirpé le paganisme de presque tout le Nord-Amérique; mais avec lui ils ont pareillement extirpé la plus grande partie de la race rouge.* »), Segalen voit le problème différemment. Je dirais presque d’une façon moderne. Il comprend l’importance qu’avait l’ancienne religion pour les insulaires, les liant à leur environnement. Comme toutes ces anciennes religions dites primitives, animistes, chamaniques, panthéistes, des peuples africains, des Esquimaux et des Indiens d’Amérique du Nord, des aborigènes australiens, des religions au fond bien plus logiques que nos religions dites révélées, qui font de l’homme un être vivant parmi les êtres vivants, et dépendant de la nature qui l’entoure. Je me suis beaucoup intéressé dernièrement aux Inuits polaires suite aux racontars arctiques de Joern Riel et relu Jean Malaurie (voir mon **Bloc-notes : Joern Riel et le Groenland**). « *Saisit-on ce que comportent ici de viol de conscience l’évangélisation, les concepts judéo-chrétiens ?* » demandait Jean Malaurie dans **Les Derniers Rois de Thulé**. « *En accédant, par le christianisme, à la communauté des hommes, cette petite société a abandonné les justifications sacrées, religieuses, de pratiques qui avaient constitué pour elle, pendant des siècles, une armature socio-économique, l’animant d’un esprit de combat et de résistance* ». Le chaman était « *le prêtre, l’intercesseur, le décrypteur de signes... l’ancien qui appelle le respect, l’arbitre et le mainteneur des traditions* ».

C'est d'ailleurs Jean Malaury qui a donné une nouvelle vie aux **Immémoriaux** en les publiant dans la collection *Terre humaine* qu'il venait de créer aux Editions Plon. Il raconte cette histoire dans sa contribution à l'exposition consacrée par la **Bibliothèque nationale de France** à Victor Segalen en 1999 (**Les Immémoriaux de Victor Segalen dans « Terre humaine », Plon, 1956**). Après avoir publié ses **Derniers Rois de Thulé** et **Tristes Tropiques** de Lévy-Strauss, il fouille les archives de Plon et tombe sur les **Immémoriaux**. Invendable, lui disent les responsables de l'éditeur, le livre a été publié à compte d'auteur par Crès, racheté par Plon, n'a eu aucun succès, et aucune demande de traduction. Malaury est tout de suite frappé « *par l'extraordinaire audace de cet écrivain d'avoir tenté, par une rythmique particulière, de transposer le parler maori dans une prose à proprement parler incantatrice et qui donne l'impression d'avoir été traduite du polynésien* ». Mais ce qui l'étonne encore plus c'est son caractère « *anticolonialiste et antichrétien* », surtout venant d'un officier de marine breton. Et c'est bien cette colère, « *la colère de l'écrivain contre la politique d'évangélisation* », une colère exprimée avec « *un souffle inspiré* » et qui témoigne « *du désespoir d'un peuple qui se meurt en perdant sa langue* », qui le décide d'en faire le troisième titre de sa collection, une collection dont le sous-titre était alors : « **Bibliothèque des mondes oubliés, bibliothèque du futur antérieur** ».

Pourtant quand on relit les **Immémoriaux** on a l'impression que Segalen fustige encore plus les Maoris qui se laissent faire et oublient leurs « mots » que les missionnaires. Le personnage principal, l'élève prêtre, le harepo Terii, apparaît dès la première scène comme celui qui oublie. Ce début est d'ailleurs magnifique : la grande fête à laquelle viennent participer les habitants de toutes les îles, fête religieuse et fête joyeuse, grande bouffe et grande orgie, où apparaissent déjà, choqués et ridicules, les « *hommes blêmes* » aux « *parlers nouveaux* », magnifiquement chassés par l'arrivée des 12 glorieux, les Arii, avec leurs épouses, leurs serviteurs et leurs suivants, « *les 12 à la jambe tatouée, ceinturés du maro blanc sacerdotal,*

poudrés de safran, ils marchaient, peints de jaune, dans le soleil jaune qui ruisselait sur leurs peaux onctueuses... Leurs poitrines énormes comme il convient aux puissants, vibraient de liesse et de force en jetant des paroles cadencées... ».

*« Par les terres et par les routes des eaux
nous allons en maîtres,
en maîtres de joie,
en maîtres de vie,
en maîtres de volupté... »*

Et puis voici l'incident de la parole interrompue de Terii. Lorsque vient le tour de Terii, il monte sur la « pierre-du-récitant ». « *La chevelure jaunie de safran, le torse peint de lignes d'ocre, les jambes enduites de la terre jaune des fêtes solennelles... Fléchissant les genoux, étendant les mains pour cadencer le dire monotone, les paupières fermées à demi, la tête relevée, la gorge tendue, il commença le récit depuis longtemps répété :...* ». Ce récit c'est le récit des accouplements ou des origines, c. à d. le récit des généalogies. Et la généalogie qu'il récite est légèrement faussée (comme cela a dû se faire maintes fois, et peut-être encore de nos jours) de manière à donner une plus grande légitimité à l'usurpateur, à Pomaré, le nouveau roi des îles. Et puis soudain c'est la panne. Soudain c'est le silence de la foule. Le récitant avait confondu les noms (rien à voir avec l'histoire de Pomaré). On s'arrête de manger. On regarde le récitant. « *Le nom s'obstine dans sa gorge... Il balbutiait davantage. Enfin, les yeux grands ouverts, les lèvres tremblantes, il se tut* ». Alors c'est le torrent des insultes, des imprécations. C'est le tumulte. On veut l'abattre, on le pourchasse, il s'échappe, il s'enfuit.

C'est auprès de son maître Paofai qu'il trouve refuge. C'est Paofai qui le sauve car il a décidé de faire un grand voyage, le voyage vers les terres des origines, explorer les routes suivies par les ancêtres, et il décide d'emmener Terii. Mais auparavant il veut interroger le plus ancien des grands prêtres, celui qui sait encore les mots et qu'il sait mourant, celui qui réside sur la montagne sacrée de l'île Raiatea (cette île qui a gardé encore aujourd'hui son caractère

sacré et son mystère). « *Elle nage sur des eaux assérénées, la terre des atua et des hommes sages : Raiiatéa, ciel de clarté, en face de Tabaa jumelle. Le même corail les contient... Elles boivent au même lagon* ».

Mais c'est Terii qui va y arriver le premier, guidé par un petit garçon qui va le mener jusqu'à Tupua, celui qui loge près de « *l'ancien faré des sacrificateurs* ». C'est là la deuxième partie des **Immémoriaux**, la plus belle. Le vieil homme, après s'être fait longtemps prier, lui dit la route, puis commence à réciter le grand Dire de la création, celui-là même qu'avait noté Moerenhout, repris par Gauguin:

*« Il était. Son nom : Taâroa.
Il se tenait dans l'immensité.
Point de terre. Point de ciel.
Point de mer. Point d'hommes.
Il appelle. Rien ne répond... »*

Et le vieux maître continue. Puis il s'interrompt : « *Jeune homme, tu m'écoutes encore ?* ». « *Je suis haèré-po ! Je sais écouter* ». Le maître confiant poursuit, avec une voix cassée, le Dire des accouplements... « *La bouche très vieille souffle comme une conque marine fendue. Mais le récit a cette puissance que toute douleur s'allège, que toute faiblesse se renforce à dire les mots... Car les mots sont dieux eux-mêmes...* ». Et un peu plus tard : « *Un silence. On écoute : un crabe de terre, derrière les bambous. L'enfant racle les bols vides. Mais il tend l'oreille* » (Voilà la note d'espoir). « *Le maître d'une voix ternie : Haérépo, n'oublie pas mes dire. Et puisses-tu, comme moi, les passer à d'autres hommes, avec ton souffle dernier... Un silence. On écoute : le récif, au large. Le haèré-po ne répond pas. Son haleine est lente. Il dort. Tous ! Tous ainsi maintenant ! Sans colère, le vieillard a fermé la bouche...* ». Quand Paofai arrive enfin il est déjà trop tard. « *Le dormeur s'éveille. Tu l'as entendu, toi ? Il m'a dit le chemin. Et après ? Il n'a rien dit. Le petit garçon s'ébat et veut raconter. Paofai le néglige. La poitrine vieille halète, la bouche pend, les yeux se font immobiles. Paofai connaît que les paroles sont mortes. Il hurle avec douleur et se balafre le visage d'une coquille tranchante* ».

Alors Paofai et Terii commencent leur grand voyage, se guidant aux étoiles, au ciel, aux terres qu'ils rencontrent. Terii, une fois de plus, abandonne son maître. Leurs chemins divergent. Ils rentrent pourtant ensemble, 20 ans plus tard, empruntant des navires étrangers mais des routes différentes. Et puis c'est la 3ème partie des **Immémoriaux**, la plus noire, la plus désespérée. Tahiti a changé. De fond en comble. Les missionnaires ont gagné, les Polynésiens sont habillés, endimanchés, la joie est partie, la vie aussi, la vie naturelle, l'amour libre, les filles nues. Terii va se faire l'agent de la nouvelle religion, devenir diacre, et pour mieux se faire voir, trahir ceux qui au plus profond des forêts célèbrent déjà une nouvelle religion (les hérétiques), associant le culte de la Vierge Marie, apportée quelques années plus tôt par des missionnaires espagnols, aux orgies anciennes. Car on se souvient encore de ces Espagnols catholiques qui disaient honorer le Christ eux aussi et *« avec lui, par-dessus lui peut-être, ils disaient honorer une femme divine, sa mère, que nul homme jamais n'avait touchée »*. Alors dans la clairière obscure le récitant déclame le Salut à Marie. Et puis ce sont les grands accouplements en honneur à la Vierge : *« D'une lèvre à l'autre passaient d'ineffables hommages vers la femme qui n'avait jamais subi le poids d'un époux. Pour elle, vers elle, montait dans l'air aveugle l'envol de ces plaisirs, de ces cris, de ces ressauts de volupté d'autant plus précieux à son rite qu'elle avait dû les ignorer... Je vous salue Marie... »*.

Beau sacrilège ! Quand je pense que Segalen a écrit à sa mère particulièrement bigote que son livre n'était pas une attaque contre les missions et qu'il se contentait de critiquer les protestants !

Terii dénonce les meneurs de ce groupe *« d'hérétiques »* ainsi que son vieux maître Paofai, seul resté fidèle aux anciennes croyances. Pomaré les condamne à un châtement cruel, la course aux récifs, et Terii auquel Paofai s'adresse encore une dernière fois, le laisse massacrer par la foule. Pomaré aide les hommes de la nouvelle religion comme ceux-ci l'aident à prendre le pouvoir sur toutes les îles en lui fournissant les armes et leur soutien (ceci correspond d'ailleurs à la vérité historique, je l'ai encore vérifié en

consultant mon **Histoire des Colonies**¹⁴ **françaises**. C'est en 1812 que Pomaré II se convertit officiellement au protestantisme et c'est en 1818 que sortit un code « *qui prétendit dompter la naïve liberté des mœurs locales* ». Et les auteurs de mon Histoire continuent ainsi : « *Des amendes dont les pauvres s'acquittaient en corvées punissaient les contrevenants, et un voyageur contemporain remarque plaisamment que Tahiti dut presque toutes ses routes à la répression des délits amoureux* ». D'ailleurs quand on lit cette histoire en détail on s'aperçoit que toute la conquête des îles du Pacifique a pour origine les luttes religieuses entre missionnaires protestants anglo-saxons et missionnaires catholiques français. « *A Tahiti, plus que dans n'importe quel archipel* », disent-ils, « *les rivalités religieuses furent à la base des interventions franco-anglaises* ». Mais j'arrête là, cela nous conduirait trop loin).

C'est un portrait bien noir que nous peint Segalen avec ce Terii : Pour finir, après avoir retrouvé son ancienne femme, sa fille et le compagnon de celle-ci, un Européen plutôt falot et malade de jalousie, il enverra sa fille, qui ne demande pas mieux, sur un navire français, négociant contre ses faveurs, deux sacs de clous qui lui permettront de construire une église. « *Tu as vendu ta fille !* », lui crie l'amant européen...

Je trouve que son attaque des missionnaires chrétiens est plus indirecte. Mais d'autant plus confondante, car elle s'adresse à leur enseignement même. L'originalité de Segalen c'est de continuellement se mettre à la place des Maoris. On verra que c'est là un élément essentiel de sa conception de l'exotisme. Rien à voir avec un récit de voyage ou les Romans de Loti. Ainsi chaque dogme est d'abord analysé du point de vue de l'indigène.

Ainsi lorsqu'ils apprennent « *qu'un dieu père d'un autre dieu livra son fils pour sauver les vivants* » et que le prêtre blême ajoute : « *les enfants de Tahiti, de Mooréa et de Raiâtéa ne naissent pas moins que les Piritanés (les Britanniques) enfants de Jésus... et c'est pour leur annoncer cela*

¹⁴ Voir : *Gabriel Hanotaux et Alfred Martineau : Histoire des Colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde, Tome VI Océan Indien - Pacifique - Afrique du Sud, édité. Librairie Plon, Paris, 1933*

que les nouveaux arrivants sont venus de ces pays aussi lointains de leur propre pays ». Quoi ? « Les dieux, dans les firmaments du dehors s'inquiètent des hommes maoris ? Jamais les atua (dieux) sur les nuages de ces îles n'ont eu souci des peuples qui mangent au-delà des eaux ! ». Une simple formule qui montre toute l'absurdité de cette volonté d'imposer une religion née ailleurs à des hommes qui vivent dans d'autres terres, ont d'autres coutumes et un autre environnement. Et surtout à tous ces peuples, je l'ai déjà dit, qui vivent en parfaite communion avec la nature qui les entoure.

Et puis on continue : « ...le dieu avait sauvé les hommes... Quoi donc ? Les hommes étaient-ils en danger ? Menacés de famine ? De noyade ? Ou peut-être coupables de sacrilège ? ». Et l'Etranger explique : le paradis, le fruit défendu, le dieu courroucé ; si courroucé que « tout eût péri sous sa colère s'il n'avait laissé mettre à mort, pour s'apaiser lui-même, son fils, très aimé, lequel d'ailleurs ne pouvait pas mourir... ». Toute l'absurdité du péché originel. Et l'autre incongruité, propre au christianisme, scandale pour les juifs et les musulmans, d'un homme qui est dieu et qui meurt quand même sur la croix et qui n'est donc pas ce qu'on dit ou joue la comédie puisqu'il sait qu'il est dieu et donc immortel et qui est aussi le père puisqu'on est en monothéisme et c'est donc le père qui s'immole lui-même... Enfin j'arrête. A quoi bon... Pourtant là les Maoris sont impressionnés. Le dieu n'est donc pas aussi débile que l'on avait cru. Il est même plus féroce que tous les dieux maoris...

Et l'immortalité ? La vie après la mort ? Ce nouveau dieu qui conduisait si on le suivait à « cette vie qui ne doit pas finir », alors « qu'on savait, sur la foi des Dires anciens, que Té Fatu, le Maître, la déniait à tous, l'immortalité, malgré les supplications de Hina (la lune)... ». Et je pense à toutes ces légendes qu'a amassées Frazer dans son **Rameau d'Or**¹⁵ ou dans son étude des **Mythes de la Bible**¹⁶ dont certaines ont

¹⁵ Voir : Sir James George Frazer : *The Golden Bough, a Study in Magic and Religion*, édit. MacMillan and Cy, Londres, 1914 -1919

¹⁶ Voir : *Folk-Lore in the old Testament, Studies in comparative religion, legend and law*, édit. MacMillan and Cy, Londres, 1919

également été rapportées par l'explorateur Stanley¹⁷, des légendes qui proviennent du monde entier et qui cherchent à expliquer le pourquoi de cette mort que tous regrettent parce qu'ils sont des êtres conscients mais qu'ils acceptent comme il faut accepter la réalité. Une réalité que seuls nos monothéistes sortis d'Israël sont incapables d'accepter. Alors que ce n'est peut-être qu'à Babylone que les Hébreux ont acquis l'idée, cette idée du temps qui est fini, qui est une idée de Zoroastre, l'idée d'un jugement dernier et de la récompense, par une vie divinement joyeuse des justes qui la méritent.

Et pour finir vient encore ce lien incompréhensible entre religion et jeux amoureux, encore quelque chose qui nous vient de l'aire sémite : « *Et voici qu'ils entouraient de réticences et de cérémonies ce passe-temps : dormir avec une femme, le plus banal de tous ! Bien qu'assez plaisant !* ». Le plus banal de tous ! Or au moment même où j'écris cela notre bien-aimé Pape Benoît XVI débarque au Cameroun pour une tournée africaine et commence par une diatribe contre l'usage du préservatif. Une voix sud-africaine s'élève : « *Vous faites passer le dogme avant la vie* ». Le dogme ! Quel dogme ?

Pourtant ce que Segalen reproche à la religion chrétienne, dit Henry Bouillier, ce n'est pas tellement ce qu'elle est, mais « *l'influence délétère qu'elle exerce sur une population étrangère à son enseignement* ». Et il cite le **Journal des Îles**¹⁸ de Segalen (encore un livre que j'ai trouvé chez L'Harmattan) : « *...Toute civilisation (et la religion qui en est une forte quintessence) est meurtrière pour les autres races. Le Jesu sémite transformé par les Latins qui naviguent sur la mer intérieure fut mortel aux Atuas maoris et à leurs sectateurs* ». Si vous vous rendez aujourd'hui en Polynésie vous y trouverez jusque dans les îles les plus éloignées non seulement églises protestantes et catholiques, mais toutes les variantes et

¹⁷ Voir : *Henry M. Stanley: My dark companions and their strange stories, édit. Sampson Low, Marston & Company, Londres, 1893*

¹⁸ Voir : *Journal des Îles, par Victor Segalen, préface d'Annie Joly-Segalen, avertissement pour la 2ème édition de Henry Bouillier, édit. A Frontefroide, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 1989*

toutes les sectes que le protestantisme a produites, et même des temples mormons !

Contrairement à ce que l'on pourrait croire d'après les extraits que j'ai cités, Les **Immémoriaux** ne sont pas d'une lecture facile. L'écriture est poétique - Henry Bouillier parle de « *Poème baroque* » - mais elle est très surchargée, souvent même précieuse, avec une profusion de termes de la langue maorie, et encore très marquée par le symbolisme. On est encore loin du style beaucoup plus dépouillé, mais toujours élégant et poétique, des écrits qu'il rapportera de Chine.

Alors parlons-en de la Chine. Mais ce sera pour une autre fois. Voir la suite : **Segalen et la Chine...**

(2009)

Copyright Jean-Claude Trutt : Carnets d'un dilettante.

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 4, Notes 16 (suite 2) : Victor Segalen, les Maoris, la Chine et l'exotisme.*